

Difficile de donner quelques “info“ sur les sonates de papa Haydn. On ne sait pas d’ailleurs combien, un catalogue vous dit 62, un autre 52, et on n’est pas sûr à 100% que toutes sont vraiment de lui. Inutile de donner des dates, les doutes sont là tout autant. Leur composition s’étale sur une quarantaine d’années, d’environ 1755 à 1795. Elles reflètent l’évolution d’un compositeur fécond et versatile, dont l’inspiration et le métier ont épousé les changements de son époque, le goût fluctuant de son public, - et jusqu’à cette “loi du marché“, déjà toute puissante. Je préfère vous livrer ces pensées d’un pianiste actuel qui aime énormément Joseph Haydn et met très souvent des œuvres à ses programmes de récital.

*« Ce qui nous touche, selon moi, dans la musique de Haydn, c’est l’expression d’un grand amour, avant tout d’un amour pour l’humanité, car dans ses œuvres, il nous parle longuement des hommes et de leurs histoires. Des enfants, par exemple : parfois j’ai comme le sentiment que ce sont deux fillettes qui jouent dans un jardin. Et Haydn a mis en musique leurs conversations, leurs voix, leurs cris, leurs réactions. Oui, je crois que c’est ce qui l’a inspiré. Comme il s’est inspiré, pour les vieillards, de leur sérénité, de leur plénitude, ou bien des rêves, des animaux, de la nature, du jour ou de la nuit. Tout cela je le sens.*

*Je ne m’étonne pas que Beethoven, dans ses grandes sonates, ait tant appris de celles de Haydn.*

*La musique de Haydn, c’est avant tout la vie. Sa vie, ou la nôtre aujourd’hui, celle de l’interprète, de l’auditeur, que sais-je encore. Dans sa musique, nous allons à la rencontre du vrai.*

*Derrière chaque sonate, chaque mouvement même de ce programme, je devine une petite histoire. Et nous, interprètes, devons parfois la découvrir dans notre imagination, déchiffrer son humour caché, ses sarcasmes dissimulés.*

*Il semble par moments qu’avec les éléments les plus fous dont il dispose, le compositeur s’emporte contre l’“ennui“ qui l’entoure, contre les gens, les circonstances... La musique devient ici une histoire secrète et fervente, qui se passe des mots, mais qui raconte toujours quelque chose... »*



Sur les *Impromptus de Franz Schubert*, un certain Alfred Einstein a écrit un jour que ces fameux *Impromptus*, de même que les *Moments musicaux*, représentaient “le dernier mot“ du musicien en composition pianistique, car en eux, son don de l’invention spontanée, frappante, atteint sa pleine expression. Une autre manière de qualifier le caractère incomparable de ces pièces serait de dire qu’elles revêtent le ton qui convient le plus au génie schubertien, celui de la confiance. En effet, Schubert est par nature un musicien privé. Il appartient plus au salon qu’à la salle de concert, les fameuses *Schubertiades*, et ces pièces concises, qui parlent le langage de l’intimité, sont sa quintessence. Mais le compositeur n’est en aucune façon l’inventeur de ce genre de pièces brèves qui fleuriront ensuite dans son sillage. Il est le premier sans doute à les avoir portées à un tel degré de perfection, à leur avoir donné un contenu aussi dense, une forme aussi achevée. L’ascèse vécue dans la composition d’innombrables lieder porte aujourd’hui tous ses fruits dans l’écriture des *Impromptus*, dans sa fin d’une vie aussi courte.



Pour ce qu’il en est de la deuxième série, elle fut composée en décembre 1827, mais ne paraîtra qu’en 1839, bien après sa mort en 1828, à l’âge de 31 ans. « *Je possède en réserve parmi les compositions suivantes, quatre impromptus pour pianoforte seul, dont chacun peut paraître séparément ou les quatre ensemble...* », écrit-il à son éditeur. C’est donc bien la preuve qu’il s’agit, dans la pensée de leur créateur, de morceaux séparés et non d’une suite de mouvements suggérant le plan pour une sonate, même si certains d’entre vous remarqueront des rapports internes évidents. Sans détailler chacun, on se contentera de signaler le côté *Allegro scherzando* du dernier de cette série, le plus sauvage des quatre. C’est le plus proche d’une certaine furia de danse populaire, d’ailleurs une *furiant*, soulignée intentionnellement ici par l’abondance de mordants, de trilles, de violents déplacements d’accents, de syncopes, de ruptures brusques de rythmes, et l’accumulation de quintolets, sextolets, etc... toutes choses que les très nombreux pianistes présents dans la salle auront à cœur de repérer. Une coda tempétueuse et l’Impromptu s’achève dans une rafale de notes balayant l’étendue du clavier, selon un geste profondément romantique.

Une courte missive écrite par celui que l'on peut qualifier de musicien bohème à l'adresse de son ami Leopold Kupelwieser datée du 31 mars 1824, déjà quatre ans avant sa mort : « *Imagine-t-on un homme dont la santé n'arrive jamais à se rétablir et auquel son désespoir fait sans cesse gâter les choses au lieu de les améliorer, imagine-toi, dis-je, un homme dont les espérances les plus radieuses ont été réduites à néant, pour qui le bonheur de l'amour, et les joies de l'amitié ne sont, tout au plus, qu'une source de souffrances, en qui l'enthousiasme du beau (du moins sa vertu stimulante) menace de s'éteindre, et demande-toi si cet homme-là n'est pas misérable et malheureux ?* »